

## Les repasseuses

On parle de ce travail à domicile, et non dans une blanchisserie industrielle. Pour connaître les conditions extrêmes dans lesquelles pouvaient être les employés, il faut relire *Martin Eden*, de Jack London. L'enfer n'est pas loin. Que les ouvriers noyaient le samedi soir dans des canfrées d'importance.

Même problème que pour la lessive, le repassage est essentiellement le travail de la femme. Elle seule d'ailleurs a ou avait la patience pour repasser non seulement des habits ordinaires, mais des chemises plus ou moins compliquée, avec des jabots ridicules et monstrueux, le jabot étant un ornement de dentelle ou de mousseline attaché à la base du col et qui s'étale sur la poitrine d'un tel habit. L'horreur. L

La repasseuse, dans tous les cas, n'est pas à envier, à moins qu'elle ait une sorte de satisfaction profonde et incompréhensible pour ce genre de travail

Repasser exige d'avoir une planche à repasser, et surtout des fers à repasser. Il en est de toutes formes de toutes grandeurs. Les anciens étaient esthétiques, en lesquels on pouvait mettre des braises qui permettait de garder le fer suffisamment longtemps pour envisager un travail continu. Tous les fers à repasser de cette sorte, y compris ceux en simple métal que l'on mettait à chauffer sur une plaque de fourneau, ont été remplacé par des fers à repasser électrique dès qu'eut apparue la fée... électrique.

Les vieux fers à repasser furent si nombreux qu'il est encore aisé d'en acquérir dans les brocantes, et cela à des prix raisonnables. Le Patrimoine en possède une jolie collection.

Que dire encore d'un métier ne demandant que peu d'accessoires, difficile quand il s'agit de faire du travail soigné, et surtout excessivement monotone.



La repasseuse, peintre anonyme.



Les repasseuses de Degas. L'œuvre montre une personne exténuée qui trouvera son réconfort tout à l'heure dans la bouteille. On n'est pas loin de Jack London !



Une repasseuse.



Le collectionneur a un fort attrait pour les fers à repasser.



Deux fers à repasser récemment acquis par le Patrimoine.





Jeannette, petite planche à repasser pour les manches. Bien du plaisir, M'sieu-dames !



Une planche à repasser qui a vu de l'air !



**Jack London**

**Martin Eden**



**10 18**

Editions de 1974.

La petite blanchisserie à vapeur était parfaitement organisée, les machines les plus modernes y faisaient tout ce qu'il est possible à des machines de faire. Martin après quelques indications, tria les grands tas de linge sale, tandis que Joe mettait la lessiveuse en train et préparait des provisions nouvelles de savon mou dont la composition chimique l'obligeait à se garantir le nez, la bouche et les yeux avec des serviettes, ce qui le faisait ressembler à une momie. Une fois le triage fini, Martin l'aida à tordre le linge, en le plongeant dans une rotative, qui, à raison de quelques milliers de tours à la minute, en exprimait l'eau. Puis Martin alterna entre le séchoir et le tordeur, en secouant entre-temps les bas et les chaussettes. A la fin de l'après-midi, Joe les passant et Martin les empilant, ils ajustèrent bas et chaussettes sur le cylindre pendant que les fers chauffaient.

Puis ce fut du repassage de linge de corps jusqu'à six heures. A ce moment-là Joe hocha la tête d'un air dubitatif.

— On est à la bourre! dit-il. Faudra travailler après dîner.

Donc, après dîner, ils travaillèrent jusqu'à dix heures sous l'aveuglante électricité et repassèrent jusqu'à la dernière chemise; ils plièrent ensuite le tout dans une autre salle. C'était une chaude nuit californienne, et, malgré les fenêtres grandes ouvertes, la pièce, avec son fourneau à repasser chauffé à blanc, était une vraie fournaise. Martin et Joe, en gilet de corps, transpiraient et suffoquaient.

— Ça ressemble à l'arrimage d'une cargaison sous les tropiques, dit Martin quand ils remontèrent chez eux.

— Tu feras l'affaire, répondit Joe. Tu n'es pas un tire-au-flanc. Si tu continues, t'auras tes quarante dollars dès le mois

prochain. Mais ne me raconte pas que t'as jamais repassé. Je ne suis pas idiot.

— Parole! je n'ai jamais repassé, même pas un mouchoir, assura Martin.

Il fut surpris d'être aussi fatigué, en entrant dans sa chambre; il avait oublié qu'il était resté sur ses jambes quatorze heures sans arrêter de travailler. Il mit le réveil à six heures et calcula qu'il pourrait, en se réservant cinq heures de sommeil, lire jusqu'à une heure. Il enleva ses chaussures pour délasser ses pieds enflés, s'assit à la table devant ses livres, ouvrit Fiske qu'il avait commencé deux jours auparavant et se mit à lire. Mais dès les premiers mots, il eut de la peine à concentrer son attention et se mit à les relire. Puis... il se réveilla courbaturé et glacé par le vent de la montagne qui soufflait par la fenêtre. Il regarda la pendule : elle marquait deux heures. Il avait donc dormi quatre heures! Il se déshabilla au galop, s'écroula sur son lit et s'endormit dès que sa tête eut touché l'oreiller.

Le mardi, ils travaillèrent sans arrêt également. La vitesse avec laquelle Martin abattait la besogne, faisait l'admiration de Joe. Celui-ci était un vrai bourreau de travail. N'ayant que cette préoccupation en tête, il ne perdait jamais une minute, cherchait sans cesse le moyen de gagner du temps, montrait à Martin la façon d'exécuter en trois temps ce qu'il accomplissait en cinq, ou en deux ce qu'il faisait en trois. Procédé d'élimination, disait Martin en le copiant. Il était lui-même un bon travailleur, adroit, rapide et il avait toujours mis son point d'honneur à ne permettre à quiconque de l'aider ou de le surpasser. Il sauta donc avidement sur les conseils de son camarade et désamidonna cols et manchettes, de façon à ce qu'il ne reste la moindre bulle d'air au repassage; sa rapidité et son adresse lui valurent des compliments de Joe.